

---

**MERLIN.**

---

DEUX bûcherons, voisins et amis, habitoient un même village; pauvres, mais accoutumés dès leur naissance à la pauvreté, contents dans leur état parce qu'ils n'en connoissoient pas de meilleur, leurs bras suffisoient à leurs besoins : que faut-il en effet pour rendre riche celui qui n'a rien ! Chacun d'eux avoit pu même du fruit de son labour acheter un âne ; et cet animal utile qu'ils faisoient gratuitement paître dans la forêt allégeoit leurs fatigues en rapportant le bois qu'ils y avoient coupé. Tous les matins, au point du jour, les deux voisins partoient ensemble pour aller à l'ouvrage; le soir ils revenoient ensemble; et depuis vingt ans, ils menoient, sans se plaindre, cette vie pénible et innocente. Mais l'un d'eux ayant eu de sa femme une fille et un fils, ce surcroît de dépense que n'avoit pas l'autre le rendit pendant quelque temps plus malaisé que lui. Néanmoins, par un redoublement de travail et une épargne rigoureuse, il fit si bien que les deux enfants furent élevés, et que le fils même reçut quelque éducation.

Un jour d'hiver cependant que la neige l'avoit empêché d'aller à la forêt, la famille se trouva tout-à-coup sans pain et sans argent. Il se promettoit bien de sortir le lendemain pour remédier à ce malheur, et il alla effectivement au point du jour prendre son camarade : mais la gelée avoit été si violente, et la neige étoit si haute, qu'après avoir fait quelques pas, celui-ci, désespérant de pouvoir travailler, rentra chez lui. Le pauvre père que pressoit le besoin, et dont les enfants étoient à jeûn depuis la veille, continua sa route malgré l'inclémence de l'air, et il commença même sa tâche avec courage; mais bientôt ses mains engourdis laissèrent échapper la coignée, et il se vit obligé de tout abandonner. Alors, sans espoir et sans ressource, songeant à toute la rigueur de son sort, il se mit à pleurer amèrement. Condamné par sa naissance à l'avisement et à la peine, qu'a-t-il eu dans sa vie autre que de la douleur? pas un seul jour de repos! et encore le ciel lui rend-il aujourd'hui son travail stérile. Que va-t-il devenir? quel spectacle à son retour! des enfants tendant les bras en demandant du pain, une femme forcenée de rage et de tendresse, des gémissements, des pleurs<sup>1</sup>. A cette idée son cœur se déchire, il s'arrache les cheveux et appelle la mort.

Tout-à-coup une voix sort d'un buisson, et lui

demande quel est le sujet de ses cris. « Je suis, « répond-il, un père malheureux, né sans biens, « maudit de Dieu, qui hais la vie et ne peux mourir. — Et moi, dit la voix, je suis Merlin », console-toi, j'ai pitié de ton sort, et veux te rendre « heureux. » Merlin alors lui parla *de Jésus-Christ et de l'Évangile* : il lui enseigna ensuite certain endroit de son verger où étoit enfoui un trésor ; et après l'avoir exhorté à faire un bon emploi de ses richesses, à soulager les pauvres, enfin à mériter sa protection par une conduite vertueuse, il lui ordonna de revenir au même lieu dans un an. Le paysan se prosterna pour remercier son bienfaiteur ; et il retourna aussitôt à sa cabane, enivré d'avance du plaisir qu'il alloit causer à sa famille.

Elle l'attendoit avec toute l'impatience du besoin, les yeux tournés sans cesse du côté de la forêt : elle l'aperçut enfin, mais qui revenoit sans bois avec son âne et sa coignée. Leur douleur alors ne put se contenir, les sanglots éclatèrent : la mère furieuse s'élança hors de la maison ; du pain, malheureux ! lui dit-elle, du pain, ou tue-moi avec mes enfants.

Cil en sosriant li dist : Dame,  
 Vos estes m'amie et ma fame,  
 Si ne me corez (*criez*) pas si seure (*fort*),  
 Car Diex laboure en petit d'eure.

Et il conta tout ce qui venoit de lui arriver, son désespoir, la bonté de Merlin, et le don qu'il en avoit obtenu. Aussitôt les deux époux coururent au verger ; ils fouillèrent avec empressement, et découvrirent enfin ce qui alloit finir tous leurs maux.

Ils n'eurent garde néanmoins d'étaler trop promptement une aisance qui les eût trahis, et qui auroit invité peut-être à les dépouiller ; le mari continua même d'aller de temps en temps au bois comme auparavant : mais bientôt ennuyé d'un travail que n'ordonnoit plus la nécessité, il y renonça tout-à-fait, il acheta des terres, une maison ; et, comme pour se dédommager à-la-fois de tant d'années de souffrances, il ne songea plus qu'à se procurer tous les plaisirs. Tant qu'il avoit été pauvre, il n'avoit eu ni amis ni parents ; dès qu'il fut riche, il devint l'ami et se trouva être l'allié de tout le monde.

L'année révolue, il retourna à la forêt, comme on le lui avoit recommandé ; il se présenta au buisson, et appela Merlin : « Qu'as-tu, dit la voix ? « te manque-t-il quelque chose ? parle, car j'ai « promis de te rendre heureux. » Il répondit qu'il avoit du bien assez, mais il vouloit quelque honneur, et demanda la prévôté du lieu. Merlin la lui promit ; et, l'exhortant de nouveau à être homme de bien, il lui enjoignit de revenir encore dans

un an. Quelque temps après, le manant fut fait prévôt, mais cette dignité ne fit qu'ajouter l'orgueil à ses autres vices, et augmenter sa licence par l'impunité qu'elle lui assuroit. Il oublia tout-à-fait son ancien ami, son voisin, le compagnon de ses premiers travaux. Tous les jours il voyoit le malheureux revenir de la forêt; et, loin de le secourir, affectant au contraire de le méconnoître, il sembloit ne plus regarder que comme un songe le temps où lui-même avoit mené cette vie misérable.

A la fin de l'année, il se rendit au buisson; et comme son ambition s'accroissoit avec sa fortune, il demanda alors pour sa fille l'honneur d'épouser le prévôt d'Aquilée, et un évêché pour son fils, qui étoit *bien lettré et bien lisant dans tous livres*<sup>s</sup>. Ceci lui fut encore accordé : le nouveau rendez-vous fut fixé à l'année suivante, et l'indulgence poussée jusqu'au point de ne lui faire aucun reproche, quoiqu'il en méritât beaucoup.

Mais ce fut bien pis après cette grâce nouvelle. Il ne connut plus de frein, donna dans tous les excès, et alla même enfin jusqu'à outrager son bienfaiteur; car ne voyant plus de vœux à former dorénavant, et joignant l'insulte à l'ingratitude, il se rendit exprès au buisson, et là déclara à Merlin qu'ennemi de la gêne, même de celle

qu'on n'éprouvoit que tous les ans, il venoit lui dire adieu et renoncer pour jamais à des faveurs qu'il falloit toujours acheter par des prières. Merlin ne répondit que pour annoncer sa vengeance, et elle fut terrible. Peu de jours après les deux enfants du coupable moururent : lui-même, ayant refusé au suzerain du canton quelques secours que celui-ci lui demandoit pour soutenir une guerre entreprise contre un seigneur voisin, il fut dépouillé de toutes ses terres. On lui ôta sa charge. Bientôt enfin sa misère devint si grande, qu'il se vit contraint de reprendre son ancien métier, et il passa ainsi le reste de sa vie, accablé de honte et de remords, et abandonné de tout le monde.

Einsi orgueil peine son oste,

dit l'auteur en finissant, et il exhorte les riches à profiter de cet exemple, s'ils ne veulent pas avoir une fin semblable.

Recueil de Méon, tome II, page 236.

---

## NOTES.

(1) Et mi enfans les mains me tendent,  
 Et plorent qu'ils muerent de faim,  
 Se je n'ai ne paste ne pain,  
 Si que pitié le cuer me part,  
 Qui m'assaut, et ledenge et lime.

Il n'est personne qui ne se rappelle ici le bûcheron d'Esopé ; imité par La Fontaine. Ce seroit faire un honneur bien

gratuit peut-être à l'auteur de Merlin, que de le supposer capable d'avoir connu le fabuliste grec; mais au moins, s'il est imitateur, il a, sans le savoir, imité comme les grands maîtres; et il faut convenir que la situation de ce père malheureux qui veut mourir, parce qu'il va voir périr sa famille sans pouvoir la sauver, est bien autrement intéressante que celle d'un paysan fatigué qui demande la mort, parce qu'il a trop de peine.

(2. *Et moi, je suis Merlin.*) Dans le premier volume, p. 152, j'ai parlé de cet enchanteur fameux, tant célébré par nos romanciers.

(3. *Demanda un évêché pour son fils qui étoit bien lettré et bien lisant dans tous livres.*) Par la sorte de science présentée ici comme suffisante pour une des premières places du clergé, on peut juger quelle doit être l'ignorance des ecclésiastiques, et à plus forte raison celle des autres états.

Dans un autre conte, l'auteur, faisant l'éloge d'une jeune personne très bien élevée, qui avoit épousé un chevalier, dit d'elle :

La dame estoit bien ansoignée.

Latin sot (*sut*) bien lire et romanz (*françois*).

---

Pope a terminé la troisième de ses épîtres morales (sur l'emploi des richesses) par une imitation ingénieuse d'une partie de ce conte. Je la reproduis ici; on aimera sans doute à voir comment d'un vieux récit de légende il a su tirer un conte philosophique, qui, avec sa physionomie toute anglaise, se lit avec plaisir. Les commentateurs anglais de Pope n'ont pas noté cette imitation.

---